

# LARD-FRIT

N° 4

Juillet 82

C'EST  
DU  
L'ART  
OU DU  
COCHON  
?



Mensuel

3,50 F



## EDITORIAL RIEN QU'AVEC DES MOTS QU'ON TROUVE DANS LE DICTIONNAIRE

Juin à Paris. La brusque montée de la chaleur me plonge dans une crise de calenture. Je saute dans le brassin. Normal : à midi j'ai ingurgité un bout de badoche ascéscent. Pour accoiser mon anadipsie je décide d'absterger ma gargamelle. Sur un air de balafo, ma moitié se hasarde à m'abaiter. Elle me fait le coup de l'ectropion. Je préfère gruer sa fougue et me dodiner un peu. Je n'ai pas envie de locher la larderasse qui campe entre mes fumérons. Je fais obreption sous un faux prétexte, mais elle glottore et la chicane s'enfielle. Je voudrais bien m'aériser, mais elle ne songe qu'à poignasser mes grègues. C'est dur. Finalement, comme elle n'est pas agalacte, j'ai succombé à sa vénusté. Du coup, on a échangé plein de pollicitations. C'est toujours comme ça quand on s'aime.

**Jean-Louis LE BRETON**

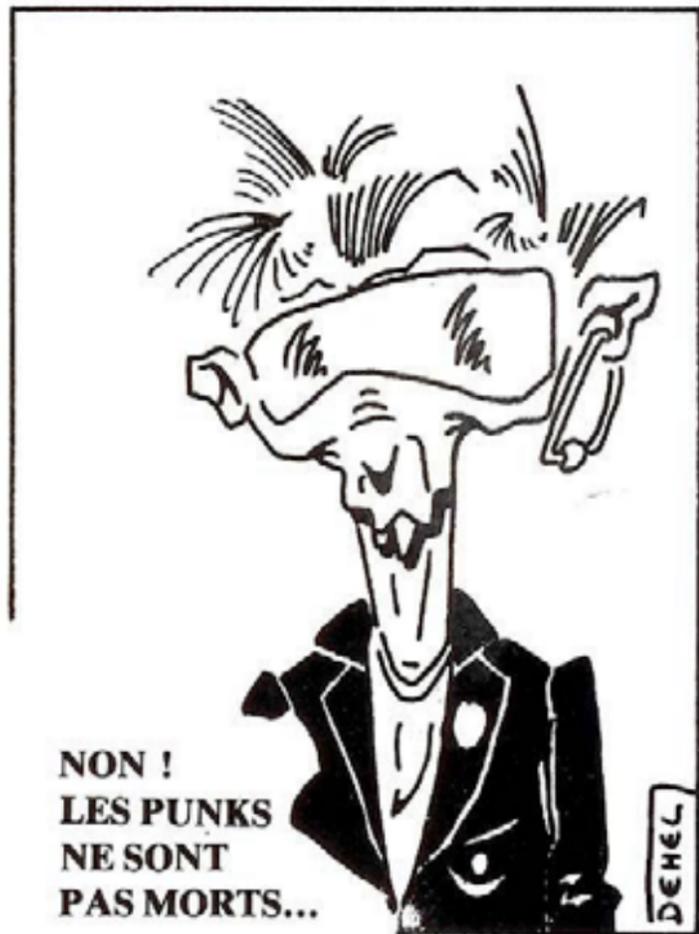
Traduction page suivante

## T'AS VU COMMENT QU'IL CAUSE ?

(traduction de la page précédente)

Juin à Paris. La brusque montée de la chaleur me plonge dans une crise de délire tropical. Je saute dans la cuve à bière. Normal : à midi j'ai ingurgité un bout de morue salée aigre. Pour apaiser ma soif, je décide de me nettoyer le gosier. Sur un air d'harmonica, ma femme essaye de m'attirer. Elle me fait le coup de la paupière retournée. Je préfère diminuer sa fougue et m'occuper de moi. Je n'ai pas envie de secouer la grosse corde qui se trouve entre mes jambes maigres. Je cache la vérité sous un faux prétexte, mais elle crie et la discussion s'envenime. Je voudrais bien me changer en gaz, mais elle ne songe qu'à frotter ma culotte avec ses poings. C'est dur. Finalement, comme elle ne manque pas de lait, j'ai succombé à ses charmes. Du coup, on a échangé plein de promesses. C'est toujours comme ça quand on s'aime.

Jean-Louis LE BRETON



**NON !  
LES PUNKS  
NE SONT  
PAS MORTS...**

## HERPES

(Texte composé en corps 6, parce que Gudule, elle essaye toujours d'en faire plus que Léandri. Merde à la fin. J-L. L.B.)

C'était une fois que j'avais un herpès. C'était psychosomatique. Quand on me fait des misères, c'est un phénomène immédiat de cause à effet, je bourgeoonne. Ce jour-là, mon mec m'avait traitée de poufiasse. J'avais donc un bouton de fièvre sur ma lèvre inférieure, et c'était drôlement pas beau. Je vais voir ma copine Marylin pour me requinquer, mais à peine elle me voit, cette conne, elle s'écrie : « ma pauvre grande, qu'est-ce que c'est que cette horreur que tu trimalles sur la gueule ? » Moi qui espérais que ça se voyait pas trop, j'ai pris ça en plein dans ma sensibilité. Et aussi sec, voilà un autre herpès qui me pousse sur la tronche. Marylin était sidérée. « Mais t'es con, elle disait d'un air hébété, mais t'es con ! » Et hop, aussi vite, deux autres herpès. Sans le savoir, Marylin venait de déclencher en moi une réaction en chaîne de surprolifération spontanée. « Arrête, elle criait, arrête, c'est atroce ! » Et ça poussait, ça poussait, au rythme de mon émotivité exacerbée. Marylin, qui assumait plus, s'est barrée. Elle est revenue deux minutes après avec mon mec bien emmerdé. Je n'étais plus qu'un petit tas purulent. Il a dit : « Je sais où est mon devoir ! » et il a vomi sa choucroute de midi. Puis il m'a attrapée avec son mouchoir, m'a déposée sur le lit et m'a fait un câlin avec de nombreux haut-le-cœur. Moi, ça m'a rassurée et j'ai rapidement repris forme humaine. J'en ai profité pour le larguer, j'en avais marre de sa tronche. Ça lui a provoqué une énorme poussée de furoncles variqueux, mais ça, j'en ai rien à foutre !

GUDULE

## FAIT DIVERS : J'AI FINI DE BOUDER



## CHRONIQUE PAYSANNE

(Texte composé en corps 6 parce que Léandri, il faut toujours qu'il en fasse plus que les autres. Merde à la fin. J-L. L.B.)

J'aurais bien aimé connaître l'abruti qui avait laissé courir le bruit qu'il avait une mine de bauxite dans l'oreille. Assurément quelqu'un qui lui voulait du mal. Lui aussi devait être un peu crétin, d'ailleurs. Ne pas remarquer l'attitude bizarre des villageois qui avaient passé une journée à le suivre avec des détecteurs de minerais, des compteurs geiger et des baguettes de coudrier, fallait pas avoir les yeux en face des trous.

On a retrouvé son cadavre le lendemain, la tête éclatée par un trépan de forage, et comme ils n'avaient rien trouvé dans l'oreille, les villageois en avaient profité pour lui faire des sondages dans la poitrine et l'abdomen, on sait jamais.

C'est dommage, c'était un bon pote. Mais ça devait arriver, tout ça. Ils étaient tellement cons, ces villageois. Et tellement fauchés qu'ils s'accrochaient à n'importe quoi qui aurait pu rendre un escor économique au village. Lui, il a eu tort de plaisanter avec ça. Un jour, il est arrivé au café et il a dit à la cantonnade : « Vous savez quoi ? Je pisse du pétrole et je chie du charbon ! » Bien sûr, tout le monde s'est marré, mais il y en a eu quand même un pour aller vérifier dans les chiottes et comme l'un dans l'autre, ça brûlait pas si mal, le bruit a couru que c'était vrai. Sa fosse septique fut vidée nuitamment trois fois de suite, avant que les villageois finissent par admettre qu'il n'en était rien.

Lui, il se marrait. Il a quand même fini par prendre peur, le jour où, après avoir dit au comptoir : « Je connais un truc qui pourrait attirer les touristes : j'ai découvert dans ma bouche une dent en or qui date de l'époque gallo-romaine. », il fut assommé par trois individus au détour d'un chemin qui profitèrent de son inconscience pour lui arracher sa dent auréfiée. La molaire fut envoyée au muséum qui la renvoya sans commentaires.

A partir de là, il a arrêté de déconner, mais c'était trop tard.

**Bruno LEANDRI**

## QUOI, MA GUEULE ?



(gros titre flamboyant)

# DICTIONNAIRE ENCYCLOPEDIQUE FREMION (extraits)

**COLIS** : (koli) n.m. Même origine que copain (cf. ce mot). Un colis est celui avec qui on partage son lit. Au féminin : colite.

**COPAIN** : (kopè) n.m. Ami, camarade, celui avec qui on partage son pain.

**COPINE** : (kopin) n.f. Amie, camarade, celle avec qui on partage sa peine.

**FORMIQUER** : (formiké) v.tr. (lat. formica : saloper délibérément). Se dit d'un autochtone rural particulièrement vulgaire qui brûle son vieux mobilier de bois datant du XV<sup>e</sup> siècle pour acheter à la place buffet, table, chaises, etc. en formica. Cet acte dégoûtant est condamné à la fois par l'Eglise et par la morale laïque.

**LOUPIOT** : n.m. Petite lampe de sexe mâle.

**MIDI** : (Pic du) n.m. Oiseau occitan célèbre par les trous qu'il fait dans les pneus des touristes parisiens, à la belle saison. La chasse en est interdite.

(à suivre)

## LA CHRONIQUE GASTRONOMIQUE DE JEAN BONNEFOY



## COURRIER

Chers Lard-Fritards,  
j'apprécie votre mensuel... continuez, que la France entière s'éclate ! Elle en a bien besoin... (soupir). Que je vous dise : vous avez déjà un fidèle lecteur en la personne de M' Eugène, mon épicier. Peu de clients, peut-être, mais un fourmillement d'idées. Après sa promotion sur le « cassoulet Marcelle » (avec en prime un extrait photocopié de « l'économie monétaire » de Louis Lambert) il a organisé la grande quinzaine du camembert ! Fantastique, non ? Moi, j'ai craqué immédiatement et je me suis précipitée dans la boutique ! Eh bien vous me croirez si vous voulez : j'étais seule ! Pas UN client devant la pile de camemberts : voilà, messieurs, où en est la France. Indifférence totale à l'Invention, aux Idées, à l'Originalité... Il est temps d'agir, voilà pourquoi je me réjouis de l'existence de Lard-Frit.

Anne

PS : Si vous aimez le camembert, faites-moi signe. Je vous en offrirais quelques boîtes. Surtout que moi je le digère mal et ça me ballonne. Je vous présenterais M' Eugène qui prépare une nouvelle quinzaine sur les boîtes de maquereaux. (Même qu'il m'a dit ça avec un drôle d'air en me regardant...)

- LE NÈGRE S'EST AVANCÉ SUR MOI,  
ON VOYAIT JUSTE SES DENTS, SON COL, ET  
SA MONTRE QUI BRILLAIENT  
DANS LES NEONS  
JAUNES - QUELQUES  
SECONDES APRES,  
LES NEONS  
CLIGNOTAIENT,  
JE MELANGEAIS  
TOUT = LA  
MONTRE  
RIGOLAIT  
TRES FORT,  
LE COL ME  
DONNAIT  
L'HEURE ET  
LES DENTS HORDAIENT  
LA CRAVATE.



QUAND JE ME SUIS APERÇU QUE  
C'ÉTAIT MA CRAVATE QU'IL AVAIT  
DANS SES DENTS, J'ÉTAIS MARRON.

## MON NOM EST...

(texte composé en corps 6 parce que Durastanti, il fait rien qu'à copier sur ses petits camarades qui font déjà des textes trop longs. Merde à la fin. J-L. L.B.)

Le voyageur anonyme — mais tout homme qui voyage n'acquiert-il pas l'anonymat ? — qui pénètre dans la Ville du Désert, la ville sans nom, le désert sans nom, le voyageur sans nom, est frappé par le sentiment de solitude désabusée qui en émane. La Ville est située dans une cuvette de sable, les dunes bleutées se fondent avec le ciel : horizon incertain où l'œil s'égare. Et la Ville est un désert au milieu du Désert. Il court par le monde connu (et peut-être également dans le monde inconnu, mais on ne peut guère le savoir) de nombreuses légendes qui tentent d'expliquer l'absence des habitants. Et pas seulement des hommes, femmes, enfants ! Mais les mouches, les rats, les araignées, toute la faune urbaine !

L'une des légendes prétend même que la Ville a été édifiée pour le seul plaisir du sable, du soleil et des étoiles. Que jamais ses constructeurs n'ont eu l'intention d'y vivre. Mais, rétorque-t-on, pourquoi personne n'a-t-il profité, au cours des ans, de ces palaces ou de ces chaumières ? Eh bien, c'est la réponse à cette question que le voyageur est venu chercher.

Mais il était dit qu'il ne pourra rapporter cette réponse aux gens qui se posent la question : les sables s'entr'ouvrent et l'engloutissent. La Ville est belle et cruelle et elle sait se protéger des curieux.

Et la Ville crie son nom à ce voyageur qui ne l'entend plus.

« Mon nom est... »

**Pierre-Paul DURASTANTI**

## COURRIER

Cher monsieur,

j'aime bien votre journal. Il est beau et rigolo. Le problème, c'est le format. Remarquez, je vois bien que c'est ce qui fait son charme. Tout de même, il est un peu chiant à placer dans la bibliothèque. Parce qu'en plus, chez moi, la bibliothèque est dans les cabinets.

J'aime bien lire en faisant caca. Les bouquins, ils sont placés en hauteur : au-dessus de la chasse d'eau. Comme je suis petit, je les vois pas bien... mais enfin ça allait jusque là. Quand j'ai voulu placer mes Lard-Frit dans mon boudoir, ils se sont noyés dans la masse. Alors j'ai eu l'éclair de génie : dans le réservoir à papier.

Ce qui m'a amené à changer de papier (rouleau au lieu de feuilleté), de manière à disposer de la place libre, étonnant ainsi tous mes amis. Seulement y'en a toujours des qui font pas attention... Pouvez-vous me renvoyer les premiers numéros de Lard-Frit qui ont disparu dans le grand fleuve ? Merci d'avance.

**Un lecteur du Gard**

**N° 4 :  
LE GENERIQUE  
BAROQUE A BILLY**

Bon. Alors, y avait du monde à ce concert ? Un max, mon pote. Mais t'aurais vu la tronche des blaireaux. Un vrai souci ! C'est Stray-TIGNOUS qu'a fait l'affiche. Après y avait MARTIN (and the Muffin), Mink LE BRETON, DEHEL (des Sex-Pissetôt), Nina GUDULE, Iron REMY, FREMION (des Van-Haleine), BONNEFOY (Johnny B. Good-faith), Electric LEANDRI Orchestra, UCCIANI et Garfunkel (le seul groupe baba), ANNE (ça plane. Merci Air France), DURASTANTI (il est comme Marianne, il fait foule). C'était bien. Le service d'ordre était assuré par Maître Kanter.

---

Le numéro 5 paraîtra début Août. Abonnez-vous, ou commandez-le dès à présent.

---

Lard-Frit est édité par Jean-Louis Le Breton, 34 rue Henri Chevreau, 75020 Paris - 358.25.98 - Dépôt légal : juillet 82. Lard-Frit ne bénéficie pas de la commission paritaire et paie ses timbres au prix fort. Voilà pourquoi il coûte plus cher de s'abonner que de passer le prendre à la maison. Mais quel plaisir de le recevoir ! L'abonnement est de 50 F pour 12 numéros, port compris.